

NOTE DE SYNTHÈSE

Alfred FREMENT

Étudiant en Bachelor 2 : Relations Internationales - ILERI



ALEXANDRE LE GRAND

Juin 2019



« J'ai lutté avec Thanatos d'un genou à l'autre et désormais je sais comment vaincre la mort. L'immortalité de l'homme n'est pas de vivre éternellement ; car ce souhait est né de la peur. Chaque instant libéré de la peur rend l'homme immortel »



Lorsque l'on projette notre regard sur l'Histoire avec un grand H, il n'est pas possible d'échapper aux mains qui l'ont façonné. Alexandre fut de ses mains qui empoignèrent les rênes du destin et ses attelages que rien ne semblait stopper.

Il fait partie de cette race de héros tel qu'elle fut contée par Hésiode. Il fut une illustration authentique du héros légendaire et de l'être mythifié. Enfin, il est cet esprit inhabituel qui pensait en détails pour vivre en généralité. Je ne vais pas cacher mon admiration pour Alexandre car elle est manifeste et péremptoire, presque enraciné en moi. Je ne crois pas mentir en affirmant que mon intérêt pour la géopolitique naquit en étudiant rigoureusement la vie de cet homme tout comme il en fut de même pour bien des passionnés de géopolitique. Peut-être cette obsession dévorante trahira le récit de ces hommes de guerre qui modelèrent le monde entre 2 légendes : une dorée et une noire. Néanmoins, l'erreur serait de retenir la guerre pour le mal qu'elle occasionne plutôt que pour les progrès qu'elle introduit.

Certes, des gens sont morts ... peut-être inutilement, mais qui peut juger de telles choses avec notre conscience moderne ? La vie est complexe dans son expression, impliquant plus que la perfection, à savoir le désir, l'émotion, la volonté et le sentiment. Or je le redis : Il faut un esprit très inhabituel pour entreprendre l'analyse de l'évidence.

Alexandre fut de son vivant comme de sa mort, encensé par une humanité fébrile retenue par les exigences de la peur et le confort de la passivité.

Aussi sans plus attendre commençons l'entreprise délicate que sera la nôtre, en tenant compte du mince format qui en supportera la charge.



Un peu d'Histoire

Alexandre avant d'être le « grand », fut un jeune homme ambitieux. Il est né le 20 juillet 356 av. J.-C. dans la région de Pella, dans l'ancien royaume grec de Macédoine. D'ascendance héroïque, il est l'héritier du courage d'Héraclès par son père, le roi Philippe II de Macédoine, ainsi que de la volonté d'Achille par sa mère, la reine Olympias, fille du roi Neoptolemus, roi d'Épire et chef de la tribu des Molosses et membre de la dynastie des Éacides.

En grandissant, Alexandre n'a presque jamais vu son père, qui a passé la majeure partie de son temps à mener des campagnes militaires juxtaposées à des activités extraconjugales.

Son père, le roi Philippe avait d'autres fils qu'il aurait pu préparer à la succession. La mère d'Alexandre était la quatrième épouse de Philippe sur un total de huit, et Alexandre avait plusieurs demi-frères (dont la plupart n'atteignaient pas l'âge adulte, car les conflits internes liés à la succession étaient communs et sanglants). On peut en déduire qu'Alexandre a eu l'occasion de montrer son aptitude tôt ; c'est-à-dire qu'il a rapidement compris l'art militaire de son père et s'est vu offrir de nouvelles possibilités, dans un cercle vertueux qui se renforce. Il se démarquait déjà de tous ses rivaux.

Alexandre reçut sa première éducation sous la tutelle de son parent, le sévère Leonidas d'Épire. Leonidas avait été embauché par le roi Philippe pour enseigner les mathématiques, l'équitation et le tir à l'arc à Alexandre, qui soit dit en passant avait du mal à contrôler son élève rebelle ce qui lui valut d'être remplacé par le second précepteur d'Alexandre, Lysimaque. Ce dernier avait perçu la fougue qui animait ce jeune hellène, une passion dévorante pour les héros homériques émanait du jeune prince. Aussi, Lysimaque utilisa le jeu de rôle pour capter l'attention d'Alexandre (qui se plaisait à incarner le grand Achille).

Enfin vers 343 av. J.-C., le roi Philippe II engagea le philosophe Aristote pour enseigner à Alexandre et à une poignée de ses amis : la philosophie, la poésie, le théâtre, la science et la politique.

Alexandre termina ses études à Mieza en 340 av. J.-C. Un an plus tard, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent, il devint soldat et entreprit sa première expédition militaire contre les tribus thraces. Formé à la guerre, la carrière militaire d'Alexandre se concrétisa lors de la bataille de Chéronée, lorsqu'il dirigea l'aile gauche de l'armée de son père.

Après la mort de son père, Alexandre, alors âgé de 19 ans, était déterminé à s'emparer du trône par tous les moyens nécessaires. Il obtint rapidement le soutien de l'armée macédonienne, y compris du général et des troupes avec lesquelles il s'était battu à Chéronée. L'armée proclama Alexandre, roi légitime et l'aida à assassiner d'autres héritiers potentiels du trône en qui il voyait la conduite de la Grèce comme le déclin inévitable de cette dernière et un retour aux divisions intestines.



Aussi pour obvier à tout risque de sécessions, Alexandre envoya son armée vers le sud de la Grèce et força la région de Thessalie à le reconnaître comme chef de la Ligue corinthienne.

Ce moment marque le début du règne d'Alexandre. Un règne mandaté par une seule aspiration géopolitique : l'unité intérieure par tous les moyens comme gage de stabilité et de résilience, un fait rare pour l'époque et qui s'illustre dans la suite de notre exposé.

Ainsi donc, alors qu'Alexandre approchait de la fin de sa campagne du Nord, il apprit que Thèbes, une cité grecque, avait chassé les troupes macédoniennes qui y étaient placées en garnison. Craignant une révolte parmi les autres cités, Alexander se mit au combat, défilant son armée massive - composée de 3 000 cavaliers et de 30 000 fantassins - en direction du sud jusqu'à la pointe de la péninsule grecque. Trois jours après son arrivée, Alexandre dirigea le massacre de Thèbes. Alexandre espérait que la destruction de Thèbes servirait d'avertissement aux cités qui envisageaient la révolte. Sa tactique d'intimidation s'est révélée efficace ; les autres cités grecques, y compris Athènes, ont choisi de signer leur alliance avec l'empire macédonien ou de rester neutres.

La campagne contre la Perse : à partir de 335 av. J-C

Au printemps -334, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, Alexandre se dirigea vers l'Est avec quelque 5000 cavaliers et 30 000 fantassins. Il y a des querelles territoriales anciennes à régler entre la Grèce et la Perse. Et elles seront réglés rapidement.

Avant de s'engager dans la résolution des guerres médiques. Alexandre effectue un pèlerinage à Troie où il marche dans les pas de son héros Achille. Sur cette terre mythique, on lui remet le bouclier d'Achille, réplique cérémonielle qui l'accompagnera jusqu'à sa mort. L'héritage est restitué, le destin se met en marche.

La prochaine étape de l'agenda d'Alexandre était sa campagne de conquête de l'Egypte. Il battit tout d'abord les perses lors de la bataille d'Issos, conquiert la Phénicie et la ville de Tyr après un siège. L'Egypte elle-même tomba sans résistance. Sur son passage, Alexandre tissa des relations étroites avec des minorités ethno religieuses comme les hébreux ou les partisans du mazdéisme antique. L'une des stratégies d'Alexandre fut avant tout la réconciliation culturelle par l'uniformisation des cultes. L'archéologue allemand **Friedrich Gottlieb Welcker** (XIX) précisa que la spiritualité d'Alexandre s'inspirait grandement d'une vision néoplatonicienne voire orphique, en ce sens que la plupart des grecs sous l'antiquité s'épanouissaient dans un polythéisme hénothéiste, avec un panthéon défini mais duquel trônait une divinité principale. Alexandre pris conscience que la diversité était synonyme de richesse culturelle mais pouvait fragiliser la cohésion interethnique. Son objectif fut d'imposer une divinité unique pour chacun (sans occulter le polythéisme) dont il serait le représentant sur terre (assise d'une légitimité charismatique voire providentielle).

Ainsi Alexandre fit de Zeus le Dieu absolu dont les noms et les cultes diffèrent mais les attributs et les fonctions demeurent. Il unifia l'Egypte antique en insérant le culte de Zeus Ammon à Siwa puis assimila les divinités védiques, incorpora le zoroastrisme et plaça le judaïsme sous sa protection. « En tant que serviteurs du vrai Dieu, allez en paix ; car votre Dieu sera mon Dieu » (propos tenu envers le grand patriarche de Jérusalem). Cette aspiration transconfessionnelle fut la clé de la conduite diplomatique alexandrine.



Stratégie alexandrine

L'armée macédonienne était une amélioration organisationnelle de l'armée hoplite grecque. Les Grecs avaient développé la pratique du combat dans des rangs solides, formant un bloc de combat constitué de boucliers, armures et lances. L'objectif de l'ordre de bataille était de maintenir ses troupes dans une masse rectangulaire ; avec leur lourde armure, ils ne pouvaient pas être blessés par des flèches, des pierres ou des javelots - une version romaine (Testudo) utilisant les scutum pour optimiser l'impénétrabilité s'inspire des phalanges macédoniennes.



La phalange grecque, développée entre 600 et 500 av. J.-C., était un changement radical par rapport au mode de combat traditionnel décrit dans l'Illiade (environ 750 av. J.-C.). A cette période confuse, l'armée se composait d'une foule bruyante de soldats regroupés derrière leurs chefs, qui ne donnaient pas vraiment des ordres mais qui montraient l'exemple avec bravoure.

Ce style berserker a dominé les modes de combat des armées « barbares » - c'est-à-dire les armées sans phalanges disciplinées, lorsque les grecs n'étaient encore que des Pélasges.

Il faut attendre les premières guerres médiques pour voir apparaître des formations hoplites plus sophistiquées tant sur le plan offensif que défensif. (Tel que rapporté par Hérodote)

La principale faiblesse de la phalange hoplite était son mouvement lent. Les hoplites étaient des troupes lourdes, littéralement à cause du poids de leur armure. Un ennemi optant pour des frappes chirurgicales progressive pouvait harceler une phalange grecque, mais serait battu s'il restait en position défensive.

Avant d'engager la campagne en perse, les macédoniens étudièrent l'Anabase de Xénophon (vaste récit d'une campagne en Perse entre 401-399 avant JC, écrivant les aventures et expériences d'une expédition de dix mille mercenaires grecs. Cyrus le jeune (prétendant au trône de Perse) les avait engagés comme corps expéditionnaire ; mais une fois arrivés au cœur de la Mésopotamie, Cyrus est tué au combat et les Dix mille doivent se frayer un chemin, d'abord contre l'armée perse, puis contre les tribus primitives des collines menant à la mer Noire. Les troupes persanes se situaient quelque part entre le style berserker (domination émotionnelle) et la discipline grecque. Les perses comptaient sur des excédents démographiques pour submerger leurs adversaires. Généralement, ils étaient regroupés par ethnie, chacun possédant son propre type d'arme. Parmi ces armes de terreur se trouvaient des rangées de chars avec des faux attachés à leurs essieux ; parfois il y avait des éléphants de guerre. Les troupes recrutées dans les régions tribales étaient utilisées sur les flancs, en tant que grappes d'archers et de lanceurs de javelots. C'étaient des troupes légères, sans armure puisqu'elles combattaient à distance. Les armées perses que combattait Alexandre avaient la même forme, aussi les grecs connaissaient leur opposant (figé dans la faiblesse de leur stratégie).

Les Grecs ont vite reconnu qu'ils pouvaient battre des armées de presque toutes les tailles s'ils maintenaient leur formation hoplitique. Un problème plus important était que les troupes légères ennemies et les attaques des forces tribales avec des flèches et des élingues pouvaient être repoussées par leur armure et leur discipline, mais les hoplites étaient trop lourds pour les chasser et les empêcher de répéter l'attaque.



La solution consistait à ajouter des unités spécialisées autour de la phalange ou embaucher leurs propres archers et frondeurs barbares en y superposant une cavalerie légère, principalement dans le but d'affecter l'ossature défensive de l'ennemi si ce dernier opte pour la retraite. Mais dans la patrie grecque, la plupart des formations étaient simplement phalange sur phalange car dans les cités démocratiques, il s'agissait d'une manifestation de la citoyenneté égalitaire en tant que formation militaire.

Tous les soldats de la phalange étaient obéissants et très loyaux. Ils portaient des uniformes légers, ce qui leur permettait de manœuvrer sur le terrain. Ils étaient armés de longues piques de 5 à 7 mètres (sarisses). Chaque soldat devait placer sa pique sur l'épaule de l'homme avant lui, ce qui augmentait encore la position défensive de la phalange. Chaque unité de la phalange avait son propre commandant, ce qui facilitait la communication. Mathématiquement parlant, chaque unité de la phalange comptait 1540 hommes répartis en trois subdivisions de 512 hommes.

L'efficacité de la progression militaire résidait dans l'environnement d'opération : un terrain plat et ininterrompu.

Or, c'était là le problème auquel s'était confronté les grecs lors de leurs audacieuses expéditions en Perse : l'aridité du sol et le manque de considération climatique. Alexandre s'en était rendu compte lors de sa conquête de l'Égypte. Dans les expéditions à longue distance, la question est de savoir si une armée peut arriver à destination de façon opérante. Le problème fondamental, comme l'ont constaté des chercheurs modernes, est que les personnes et les animaux transportant de la nourriture et de l'eau doivent assurer le ravitaillement tout en se ravitaillant eux-mêmes. En outre, utiliser des animaux pour porter les réserves ne résout rien. Un cheval peut supporter trois fois plus qu'un homme, mais il consomme trois fois son poids en nourriture et en eau; Les chameaux peuvent rester quatre jours sans eau, mais ils doivent boire quatre fois plus.

Solution : vivre du développement de la production terrestre. Mais il y a deux problèmes.

Premièrement, cela ne fonctionne que sur de bonnes terres agricoles. Mais l'ancienne agriculture reposait principalement sur les villes - en d'autres termes, les anciennes villes devaient être adjacentes à des terres agricoles ou à des installations de transport par voie d'eau, sinon elles succombaient à des famines. À l'intérieur des terres, les villes et une bonne agriculture étaient comme des oasis avec des terres pauvres entre lesquelles s'appuyaient au mieux une population clairsemée. Donc, voyager à travers un pays pauvre, ou pire encore, des déserts comme ceux d'Iran ou d'Égypte posait un problème vital à une armée. Plus l'armée est grande, plus elle court à sa perte.

Le deuxième problème est qu'une grande armée devrait continuer à se déplacer, car même dans les endroits fertiles, la nourriture et le fourrage seraient épuisés dans un cercle de plus en plus large. D'autant que l'agriculture s'épuise au fur et à mesure du passage de l'armée. Plus l'armée est nombreuse, plus elle crée une voie de non-retour, car si elle revient elle ne trouvera aucunes ressources suffisantes. Au mieux, il faudra attendre l'année prochaine, la prochaine récolte, en supposant que l'armée n'ait pas tué les fermiers en mangeant toute leur nourriture pour qu'ils meurent de faim.

Comment l'armée d'Alexandre a-t-elle résolu ce problème ? Essentiellement, par diplomatie. A mesure que l'armée macédonienne progressait, des émissaires étaient envoyés auprès de chefs locaux afin que ces derniers entreprennent la collectivisation des ressources escomptées.

La diplomatie dans son ensemble signifiait générosité et persuasion. Alexandre n'a pas eu à conquérir tout le monde ; niveler une ville résistante et vendre la population en esclavage suffisait à contraindre les autorités. C'était une forme douce de conquête.

L'essentiel était que les nouveaux alliés ou les indigènes amis soient obligés de fournir des réserves de nourriture et de fourrage le long de la route ; emballer les animaux pour remplacer ceux perdus à cause de la malnutrition, ou pour organiser leurs propres trains locaux.



Pour l'armée d'Alexandre, la méthode a bien fonctionné. Cela explique également pourquoi il a fallu 10 ans pour conquérir l'empire. La conquête de la partie orientale impliquait davantage de marches dans les déserts et les montagnes, une planification minutieuse de la disponibilité des récoltes et une diplomatie plus avancée.

Cet Orient, clé de la stabilité hégémonique du monde hellénique



Le problème de la Grèce était qu'il y avait trop d'hommes pauvres qui erraient dans les armées. Dans le passé, la Grèce s'était occupée de sa population excédentaire en fondant des colonies autour de la Méditerranée. Mais cette région était en train de se remplir politiquement, avec des états menaçants à l'ouest comme Carthage et Rome.

La solution consistait à étendre vers l'est, en conquérant les terres des Perses. L'heure était au repositionnement géopolitique de la Grèce qui craignait d'être confronté à d'autres adversaires sur ses fronts occidentaux. Ce repositionnement c'est le père d'Alexandre, Philippe, qui va l'amorcer. D'autant que nous sommes dans une situation extrêmement favorable pour la Macédoine. La Perse est faible et les ressources sont maîtrisées (en géopolitique florentine, on parlerait de *Qualità de' tempi*). En vérité, les Grecs pouvaient voir assez clairement que leurs forces militaires étaient tactiquement meilleures que les Perses. De plus, la Perse avait depuis longtemps cessé de s'étendre.

Le plus frappant devait être la manière dont l'Empire était périodiquement agité chaque fois qu'un roi mourait. Les satrapes, ces gouverneurs perses, se révoltaient et occasionnaient des divisions intestines. Ainsi, plusieurs années sont nécessaires pour les reprendre sous contrôle. Notons que les crises de succession en Perse furent ponctuées de trahisons et d'assassinats, décimant plusieurs fois les familles royales. La situation se pacifia pour organiser l'Empire face aux perspectives belliqueuses des grecs. Darius III fut désigné « Grand Roi » par défaut en -336. Darius III était un survivant, pas un dirigeant particulièrement vigoureux, qui avait obtenu la couronne principalement parce qu'il était presque le dernier de la lignée à avoir échappé à des tentatives d'assassinats.

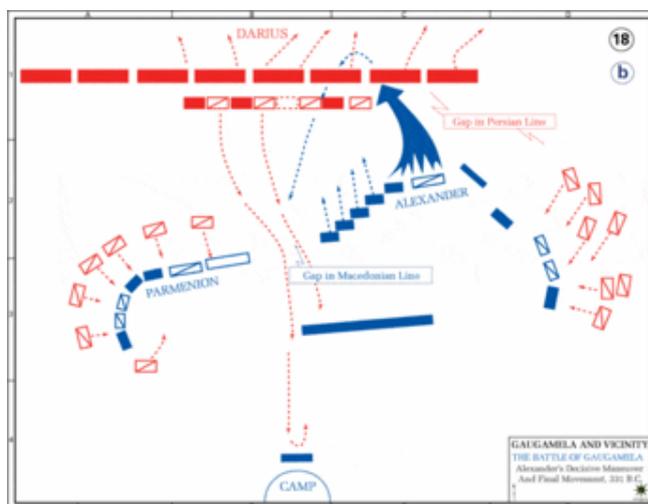
Ainsi donc, en considérant l'élaboration logistique du ravitaillement, la modernisation des formations offensives et en profitant d'un contexte instable, Alexandre su se montrer patient et en profiter le moment venu. La préparation stratégique fut tellement bien peaufinée que la campagne militaire demeura un succès édifiant au point qu'en 15 ans de guerre, Alexandre n'a jamais perdu une seule bataille.



Bataille de Gaugamèles, 331 av. J-C : récit d'une bataille charnière

Gaugamèles (qui signifie "la maison du chameau") était un village situé au bord de la rivière Bumodus. On pense que le site de la bataille se trouve à Tel Gomel (hébreu - "Mont des chameaux") dans le nord de l'Irak.

Alexandre avait prévu de se rendre directement à Babylone, mais lorsqu'il apprit la présence de Darius à Gaugamèles, il se tourna vers le nord pour rencontrer le roi perse qui l'attendait. Il réalisa qu'une victoire décisive à Gaugamèles signifierait que toute la Perse - Babylone, Persépolis et Suse - serait siennes.



Quant à Darius III, il avait choisi cette région pour l'acte final. Les estimations de son armée varient de 50 000 à 100 000 à près d'un million. Le terrain de Gaugamèles fut stratégiquement déterminé - il était beaucoup plus large pour pouvoir utiliser des chars et déployer la cavalerie plus efficacement. Pour Darius, la taille de son armée et le terrain lui donnaient un avantage considérable. La nuit avant la bataille, Alexandre aurait tenu un conseil avec ses généraux. Parménion, le commandant du flanc gauche d'Alexandre, aurait laissé entendre que la taille considérable des forces de Darius les appelait à attaquer de nuit. Cependant, Alexandre l'entendait différemment car il voulait que ses hommes bénéficient des meilleures conditions de visibilité et puissent se reposer en circonstance.

Selon Arrien : Au jour de la bataille, Alexandre aurait dormi trop longtemps. Les hommes de Darius, en revanche, étaient restés éveillés toute la nuit, craignant une attaque nocturne qui ne se produirait jamais.

Néanmoins, l'heure n'était plus à la planification mais à l'application tactique. Comme dans toutes les autres batailles, Alexandre et sa cavalerie prirent position sur le flanc droit, tandis que Parménion, comme d'habitude, maintenait le flanc gauche. Au centre se trouvaient la phalange macédonienne bien entraînée avec plus d'infanterie légère et d'archers de chaque côté. Alexandre choisit de placer l'infanterie à des angles aux extrémités des flancs droit et gauche, afin de se protéger contre une éventuelle manœuvre de contournement de la part des Perses. Il plaça notamment des fantassins grecs supplémentaires à l'arrière du centre défensif.

Au début de la bataille, Alexandre et ses généraux se sont immédiatement dirigés vers la droite selon un angle oblique. Suivant les ordres de Darius, les Perses, sous la direction de Bessus, s'implantèrent sur l'aile gauche afin d'isoler Alexandre et tenter de le contourner. Néanmoins, alors que les Perses se déplaçaient de plus en plus à leur gauche et sur un terrain qui n'avait pas été couvert, les troupes commençaient à se distiller, libérant une ouverture au sein des rangs latéraux. Selon certains historiens, toute cette démarche d'Alexandre avait été une feinte. En voyant l'ouverture, Alexandre et ses hommes se recourbèrent rapidement vers la gauche et s'engouffrèrent violemment dans la clairière, chargeant les perses dans une confusion générale.

Tandis qu'Alexandre défiait les Perses à droite, Darius envoya ses chars déportés vers le centre macédonien, une manœuvre qui n'eut aucun effet escompté par Darius. À l'approche des chars, la phalange a simplement ouvert les rangs, permettant aux chars de s'isoler intentionnellement. L'infanterie s'empressa de refermer la formation afin d'attaquer les Perses, qui se retrouvèrent encerclés pour ne pas dire condamnés *de facto*. Enfin, Darius réalisa que la victoire était sans espoir et pris la fuite.



Alexandre : un roi philosophe qui rêvait d'unifier les cultures du genre humain

De nombreux philosophes célèbres comme Aristote ont rapporté qu'Alexandre au-delà d'être un conquérant belliqueux, était avant tout un idéaliste du genre humain. Toute l'œuvre d'Alexandre s'étudie à travers le prisme de la philosophie et de la spiritualité. Arrien nous rapporte qu'Alexandre a pratiqué la véritable philosophie qui s'incarne par les actions, et c'est ce qu'il convient d'interpréter lorsqu'Alexandre rencontra Diogène de Sinope : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène », c'est-à-dire : si je ne pratiquais pas la philosophie par mes actions (**erga**), je la professerais dans mes discours (**logos**).

Si la philosophie consiste à polir les esprits les plus émérites, qui peut, à plus juste titre, prétendre au titre de philosophe, qu'un prince qui a civilisé tant de nations ?

En effet, l'entreprise d'Alexandre fut un projet philosophique, car il tendait à aboutir à l'unité du genre humain, et à réaliser cet État universel, dont Zénon, le fondateur de l'École stoïcienne, ; devait ensuite faire la promotion métaphysique : « *Toutes les choses font partie d'un seul système appelé Nature. La vie individuelle est bonne quand elle est en harmonie avec la nature. En un sens, chaque vie est en harmonie avec la Nature, puisqu'elle est conforme aux lois de la Nature ; mais dans un autre sens, une vie humaine n'est en harmonie avec la Nature que lorsque la volonté individuelle est dirigée vers des fins qui sont parmi celles de la Nature. La vertu consiste en un testament en accord avec la Nature.* »

Marcel **Conche** dans *Pyrrhon ou l'apparence* (1973), nous rapporte cette déclaration de Plutarque : « La pensée directrice de l'expédition révèle chez Alexandre un philosophe, dont le dessein était d'unir tous les hommes par les liens de la concorde (concept d'ordre : **homonoia**), de la paix et d'un commerce mutuel. »

« L'action était pour Alexandre ce que la pensée était pour Aristote. »

Droysen (historien allemand)

Rapprochement de l'Orient et de l'Occident : dessein alexandrin

« J'ai quitté les champs riches en or de la Lydie et ceux de la Phrygie pour gagner les plateaux de la Perse brûlés par le soleil, les murailles de Bactriane, le pays des Mèdes aux hivers glacés, l'Arabie heureuse et toute l'Asie, qui s'étend au long des flots salés et écumants, l'Asie où les Grecs mêlés aux Barbares peuplent des villes aux solides remparts. »

Euripide - Les Bacchantes

Dans toutes les villes où il était passé, ainsi que dans les cités qu'il avait fondées lui-même — à Éphèse, à Sardes, à Tyr, à Alexandrie en Égypte — Alexandre avait dû laisser de petites garnisons pour y maintenir l'ordre et assurer ses communications avec la Grèce. Cette élaboration logistique était au cœur de la cohésion impériale.

Alexandre ne souhaitait pas gommer les différences culturelles mais plutôt en faire un vecteur de complémentarité.



Selon lui la réconciliation interculturelle passerait par un transculturalisme (une convergence des cultures pour les assimiler réciproquement). Ainsi en Perse, Alexandre se posa en successeur des Achéménides et s'efforça d'édifier un système juridico-social fondé sur la reconnaissance des droits gréco-persans. C'est de cette volonté d'échange mutuel, qu'Alexandre ambitionnait de pacifier le monde connu et en faire un berceau civilisationnel florissant. Mais cette volonté n'eut pas de lendemain car les relations étaient trop hostiles entre communautés de l'Empire.

Franco Ferrarotti dans *L'énigme d'Alexandre*, nous dresse le projet providentiel (et s'il en est utopiste de l'alexandrinisme) et au-delà nous dévoile que la diffusion de l'hellénisme en Orient ne doit rien à une attitude « missionnaire » des Hellènes : « Alexandre fit naître un grand espace culturel et commercial doté d'un système monétaire unifié dans une structure fondamentalement universaliste. Son centre vital était alimenté par les villes portuaires, c'est-à-dire les diverses « Alexandrie », fondées pour garantir un réseau très étendu de connexions qui auraient favorisé, voir rendu nécessaire, le progressif amalgame linguistique (*la koiné*), culturel et ethnique des populations. »

Dans le système d'Alexandre, il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus, chacun des partis étaient bénéficiaires des échanges culturels et des valeurs partagées. En sommes, une perspective montéquéviste avant l'heure obéissant à l'affirmation péremptoire de **Jacques Benoist-Méchin**, selon laquelle : « La réconciliation gréco-perses n'était ni une chimère, ni une vue de l'esprit : c'était une nécessité ».

Ainsi donc que peut-on en conclure ? Je ne me suis pas engagé sur la périlleuse entreprise de l'exposé biographique mais j'ai voulu rapporter l'essentiel (en apparence) de ce qui constituait la grandeur alexandrine à laquelle nous sommes familiers. Aussi, à une ère aussi instable et belliqueuse que fut la sienne, le génie d'Alexandre est incontestablement d'avoir mis fin à une époque afin d'en commencer une autre. Pour certain, il fut ce monarque providentiel, pour d'autre un tyran de plus. Les faits historiques sont là. Nous ne pouvons juger l'Histoire à travers le prisme de notre conscience moderne. Mais nous pouvons reconnaître la grandeur par les récits qui la sublime. Laissons cette réflexion au bon sens. Chacun se fera son opinion.

L'épithète de « grand » n'est pas conférée par les historiens. Elle exige d'être confirmée par l'esprit de la communauté, qui ne se laisse pas circonvenir. Parmi les innombrables princes qui n'ont jamais régné, à peine s'en trouverait-il une douzaine à qui cette grandeur ait été reconnue. Le succès et la vertu peuvent s'unir éminemment sans produire un astre de première grandeur. D'autre part, la grandeur peut être entachée de bien des faiblesses humaines. Il y faut un surcroît d'inconnu, qui frappe vivement les peuples par sa seule épiphanie. Puis il rayonne à travers les siècles, les millénaires, d'une splendeur inaltérable.

Ernst Jünger - Le nœud gordien

Seuls, le sexe et le sommeil me rendent conscient que je suis mortel. Il n'y a rien d'impossible pour qui essaiera.

Alexandre le Grand



Références

Arrien. *Histoire d'Alexandre*.

Plutarque. *La vie d'Alexandre*

Xénophon. *Anabase*.

Bible de l'Ancien Testament. *Livre d'Esther; Livre de Daniel*.

JB Bury. 1951. *Une histoire de la Grèce à la mort d'Alexandre le Grand*. Chapitres XVI-XVII.

Donald W. Engels. 1978. *Alexandre le Grand et la logistique de l'armée macédonienne*.

Peter Green. 1970. *Alexandre de Macédoine, 356-323 av.*

R. Ghirshman. 1954. *Iran: des temps les plus reculés à la conquête islamique*.

Colin McEvedy et Richard Jones. 1978. *Atlas de l'histoire de la population mondiale*.

HW Parke. 1933. *Soldats mercenaires grecs*.

Geoffrey de Ste. Croix. 1983. *La lutte des classes dans le monde grec ancien*.

Randall Collins. 1998. *La sociologie des philosophies*. Chapitre 3.

Randall Collins. 2008. *La violence: une théorie microsociologique*.

Marcel Conche – 1973- *Pyrrhon ou l'apparence*

Franco Ferrarotti - *L'énigme d'Alexandre*